

XYZ. La revue de la nouvelle



Vignettes

Monique Proulx

Numéro 116, hiver 2013

Nouvelles d'une page : des histoires en miniature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, M. (2013). Vignettes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (116), 51–51.

Vignettes

Monique Proulx

MONA mange des huîtres. Une autre dirait : « Ah ! qu'elles sont fraîches. » Elle, elle soupire : « Tomo », et Thomas reçoit cela comme une déflagration d'amour, l'aveu que tout ce qui est bon est associé à lui.

Mona se fait les yeux, dans le miroir de l'entrée. « Gorgone ou femme fatale ? » demande-t-elle à Thomas.

Mona est en train de rater le sabayon. Elle souffle sur ses cheveux poissés de jaune d'œuf, elle jure comme un charretier. « Un seul petit rire, dit-elle à Thomas, et je te lance cette merde dans la face. » C'est elle qui rit la première.

Mauve, l'eau de ses yeux. Luisante comme une icône, sa peau. Sa belle voix rauque, sa voix de saxophone bandante. « Tomo », dit-elle en lui ouvrant ses bras.

Mona marche, une ourse en cage, que la cage insupporte. Mona et un visage qu'il ne lui connaît pas, enlaidi par l'étrangeté. Mona pleure. Mais c'est lui qui devrait pleurer. Elle pleure justement pour empêcher qu'il le fasse, pour lui couper l'herbe sous le pied.

— Je veux changer de vie ! dit-elle.

— Mais changeons, changeons ensemble, plaide Thomas.

— Je veux être seule !

Mais elle est seule, hurle Thomas, nous sommes tous seuls, moi le premier, tous fondamentalement seuls, toi, moi, et les milliards de créatures pathétiques cavalant sur la terre avec une obstination de blattes en attendant que le monstrueux talon cosmique nous réduise en poussière ! Pourquoi en rajouter ?

— Je ne t'aime plus, Thomas, dit Mona.

Thomas la voit encore, partout. Vignettes colorées, saisissantes, plus réelles parce qu'imaginées.

Ce n'est pas l'absence de l'autre qui fait si mal. C'est sa présence, qui n'en finit pas de durer.